



HAL
open science

Les études trans : un point nodal des études de genre

Yves Raibaud

► **To cite this version:**

Yves Raibaud. Les études trans : un point nodal des études de genre: Préface de "Sociologie de la transphobie". Alessandrin arnaud ; Espineira Karine. Sociologie de la transphobie, Sociologie de la transphobie, MSHA, page 11-19, 2015, Genre, Cultures, Sociétés, 978-2-85892-452-3. hal-01247816

HAL Id: hal-01247816

<https://hal.science/hal-01247816>

Submitted on 22 Dec 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Les études trans : un point nodal des études de genre

Sociologie de la transphobie, Arnaud Alessandrin et Karine Espineira, MSH 2015
Préface de Yves Raibaud, p. 11-19, MSH.

Ce troisième volume de la collection Genre, Cultures, Sociétés de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine aborde d'une façon renouvelée la question trans. Arnaud Alessandrin et Karine Espineira ne sont pas des nouveaux venus sur ce sujet : leurs écrits font à présent autorité dans la littérature francophone, ainsi que ceux publiés sur le site de l'Observatoire des Transidentités qu'ils ont fondé avec Maud-Yeuse Thomas¹. On ne trahira pas un secret en disant qu'avec Karine Espineira, les trans s'expriment par l'une des leurs, elle dont la thèse de doctorat, soutenue en 2013, est rapidement devenue une référence. Ce fait qui paraît ordinaire ne l'est pas. Les trans ont été longtemps des « sujets » mal traités et maltraités par la psychanalyse et la psychiatrie, mais aussi par le droit, la sociologie, l'anthropologie ou la criminologie. Celles et ceux qui intéressaient tant les spécialistes (suivis par un public friand de curiosités scientifiques) n'étaient jamais invité.e.s à présenter leur point de vue dans ces nombreux colloques et congrès dont la production scientifique avait souvent pour effet de pathologiser, médicaliser et au final marginaliser les « transsexuel.le.s ». Les premiers activistes trans, qui permettent de faire entendre « une voix différente » dans les années 1980 et 1990 (en France Tom Reucher, Maud-Yeuse Thomas) précèdent l'arrivée de chercheuses et chercheurs issu.e.s des communautés trans. C'était une nécessité, il faut maintenant espérer que les universités leur ouvriront rapidement leurs portes. La reconnaissance de ces pionnier.e.s par l'université légitime aussi (*a minima* car il en faudrait bien d'autres !) le travail de toutes celles et ceux qui, sincères, ont travaillé et travaillent à leur côté à la production de connaissances renouvelées, mobilisables dans la lutte contre les discriminations lesbiennes-gays-bi-trans et intersexes. C'est ce que propose l'introduction de la « Sociologie de la transphobie » avec ce titre qui fait programme : « Compter numériquement pour compter politiquement ».

En finir avec le transsexualisme et la transsexualité

Baptiser ce livre « Sociologie de la transphobie » est un acte important. De façon symétrique à la démonstration d'Eric Fassin sur « L'inversion de la question homosexuelle » (Fassin 2003), l'idée même de transsexualisme ou de transsexualité stigmatise et marginalise les trans (désigné.e.s comme déviant.e.s ou comme malades) sans que soit interrogée la norme hétérosexuelle dominante et les discriminations qu'elle provoque. Pour Maud-Yeuse Thomas (2013), cette pathologisation/criminalisation des identités trans a participé et participe encore à leur minoration et à leur déshistoricisation² : la norme cisgenre (le « bon côté du genre ») invisibilise le fait transgenre. En prenant comme point de départ la transphobie plutôt que la transsexualité, ce livre prend donc le parti d'étudier le rejet des personnes trans. Les auteur.e. décrivent et analysent les « raisons » et les

¹ <http://www.observatoire-des-transidentites.com/>

² Thomas Maud Yeuse, Espineira Karine, Alessandrin, « Transidentités : histoire d'une dépathologisation » (dir.), *Cahiers de la transidentité* vol.1, Harmattan, 2013.

formes de ce rejet (à travers des actes, des discours, des textes de loi), plutôt que de chercher à comprendre comment se construit une identité trans, celle-ci restant toujours plus ou moins un mystère, ou tout au moins une construction individuelle qui ne peut se résumer aux discours généralisants de telle ou telle théorie psychanalytique. Comme pour d'autres phobies liées à l'orientation sexuelle (qui ont connu en 2013 et 2014 des sommets en France avec les « manifs pour tous » des opposants à la loi Taubira, autorisant les mariages entre personnes de même sexe), étudier les manifestations et les contours de la transphobie permet d'accumuler des savoirs sur cette forme particulière de discrimination en s'échappant des « grands récits », ce qui pourrait être une définition minimaliste de la démarche sociologique, quelle que soient ses outils et ses méthodes.

Dans le deuxième chapitre (« des psys, des théories et de la transphobie ») les auteur.e.s montrent ainsi comment se déroule d'une façon implacable le piège de la pathologisation des trans, allant jusqu'à l'invention d'une maladie, la dysphorie de genre, nécessaire pour une attribution chichement attribuée de soins adaptés, au prix d'un humiliant parcours psychothérapeutique. Les mobilisations associatives trans, en s'attaquant au pouvoir médical, rejoignent les mouvements des lesbiennes et des gays (devenus lgbt) mais aussi les associations de « patients experts » qui, à l'instar d'Aides ou Act-Up, luttent pour la reconnaissance des personnes atteintes par le VIH en devenant eux-mêmes les meilleurs spécialistes de leur santé (Flora, Alessandrin, 2014)³.

Les médias, évoqués dans le troisième chapitre, sont d'autres « pourvoyeurs de discours, théories et représentations transphobes ». Ils véhiculent de façon répétée les clichés les plus éculés sur les trans, mis.e.s en scène dans des émissions de télé-réalité, des feuilletons, ou invité.e.s sur des plateaux télé qui se transforment en traquenards (Espineira, 2015). Là encore la mobilisation associative allume des contre-feux : c'est le cas des associations Trans Medias Watch en Angleterre, de l'association Genres pluriel en Belgique ou Trans 3.0 à Bordeaux qui proposent aux journalistes de signer une charte « respect pour les trans » en leur indiquant, entre autres, le vocabulaire et les définitions nécessaires à ce code de bonne conduite. La sociologie des associations trans apparaît aujourd'hui incontournable si l'on veut échapper aux discours unilatéraux du « biopouvoir » ou de la sphère médiatique⁴.

Pourquoi la transphobie ?

Définir et étudier la transphobie, n'est-ce pas courir le risque de construire une catégorie discriminée, dans laquelle les intéressé.e.s ne se reconnaissent pas complètement ? En particulier celles et ceux qui ont adopté assez tôt des stratégies d'adaptation permettant « qu'une vie de trans devienne vivable » ? Une réalité balaie en partie cette objection : la manifestation violente, permanente et généralisée de la transphobie et la passivité de l'Etat devant des agressions criminelles qui relèvent de la justice mais demeurent souvent impunies. Dans ce cas la communauté trans devient une nécessité qui permet de réagir, de médiatiser les faits, de soutenir les victimes, de faire respecter la loi, de revendiquer des droits.

Au-delà des quelques chiffres et faits recensés par les réseaux associatifs (cf. en France le rapport annuel de SOS Homophobie), beaucoup de progrès restent à faire pour rendre compte de l'ampleur de la discrimination des trans dans la famille, au travail, dans le logement, l'espace public. Une autre façon d'aborder la « question trans » consiste à décrire l'expérience de la discrimination. Dans le livre « Pourquoi moi ? » (Dubet, Cousin, Macé, Rui, 2013) les auteur.e.s rendent compte du

³ Flora Luigi, « L'émergence du patient-expert. Une nouvelle figure dans le champ de la santé », in *L'engagement associatif dans le domaine de la santé*, D. Ferrand-Bechmann et Y. Raibaud (dir.), L'Harmattan, p. 17-33, 2014. Alessandrin Arnaud, « De la minorité souffrante à la minorité active. Le rôle des experts trans », D. Ferrand-Bechmann et Y. Raibaud (dir.), *L'engagement associatif dans le domaine de la santé*, L'Harmattan, p. 133-147.

⁴ Thomas Maud-Yeuse, Espineira Karine, « Le traitement médiatique de la sexualité des personnes trans en France », *Genre, sexualité & société* n° 11, 2014, <http://gss.revues.org/3126>

sentiment de discrimination comme d'une façon d'apprendre qui on est, de bricoler un être-soi, ce qu'une personne trans interrogée dans le livre d'Alessandrin et Espineira illustre par l'expression « parcours au milieu d'un champ de mines » : pour elle, cette conscience de soi s'est construite à travers la répétition d'insultes sexistes et homophobes (cumulatives dans les insultes transphobes). Mais n'est-il pas encore plus difficile de se protéger ou de se rebeller lorsque la discrimination se construit dans les questions anodines du quotidien, posées parfois par des personnes bienveillantes ou qui semblent l'être : « Quel est ton vrai nom ? Est-ce que je peux voir une photo de toi avant ? Comment ça marche ta vie sexuelle ? Au fond de toi, es-tu un homme ou une femme ? », comme l'expose avec humour l'activiste trans Calpernia Adams dans ses vidéos et courts métrages.

Dans leur chapitre consacré au mouvement social trans, Alessandrin et Espineira montrent à quel point l'affirmation de soi (dans un cadre familial, associatif, professionnel) est difficile, alors que, pour reprendre les propos d'une personne interrogée, on ne sait pas vraiment « d'où ça vient ». Pas facile pour un.e trans d'être militant.e., d'être subversif.ve lorsqu'on a appris toute sa vie à faire profil bas ! Surtout lorsque cette réalité quotidienne s'affronte à un Etat qui ne reconnaît pas sa différence et maltraite physiquement les trans (par exemple en imposant aux FtM⁵ une stérilisation ou, avant 2013 et le mariage pour tous, en contraignant les MtF mariées à divorcer avant leur opération). Les « carrières » des trans, outre qu'elles montrent au jour le jour les trésors d'inventivité nécessaires pour être soi dans la clandestinité, sont révélatrices d'une « typologie des phobisés » vivant une « expérience totale » dans un monde massivement transphobe.

Tomboy : de l'intérêt des *trans studies* pour les études de genre et les sciences sociales

Le succès de la « Manif pour tous » en France (manifestations d'opposants au mariage entre personnes du même sexe au nom des droits de l'enfant en 2013 et 2014) a précédé un phénomène ahurissant de « panique morale » avec les « journées de retrait de l'école », organisées par une minuscule association de parents. L'appel à boycotter l'école reposait sur le refus d'un programme pédagogique, nommé « ABCD de l'égalité » et censé lutter contre les stéréotypes de sexe à l'école. Entendons nous bien : la panique morale n'est pas celle qui a touché une poignée de familles des quelques écoles qui étaient engagées sur ce programme pilote, mais bien celle qui a amené l'Education Nationale à retirer promptement ce programme, sur toute la France, puis à censurer tout ce qui comportait le mot genre dans les conférences, formations et circulaires de ce ministère. Le film « Tomboy » de Céline Sciamma, a eu un destin particulier dans cette volte-face stupéfiante. Il décrit d'une façon délicate et sensible un épisode important de la vie d'un garçon trans dans sa famille et son nouveau quartier. Considéré par la critique comme un excellent « film d'enfance » et conseillé aux centres de documentation de l'Education Nationale pour ouvrir un débat avec les écoliers et les collégiens (avec une « fiche pédagogique » expliquant les grands thèmes du film), la projection de Tomboy a été annulée à la faveur des « événements » dans un certain nombre d'établissements scolaires : consigne avait été donnée aux rectorats de ne pas rallumer une guerre scolaire sur la question sensible du genre...

Dans les travaux réalisés par l'Observatoire des transidentités sur les trans et l'école, on voit bien comment la norme hétérosexuelle (constamment dénoncée par les associations pour sa présence répétitive dans les manuels scolaires) s'appuyant sur la supposée neutralité sexuelle des enfants, (censés être, à l'âge de Tomboy, dans une « phase de latence » dont serait absente toute sexualité), est un piège mortel pour les enfants trans. En voici un témoignage (Thomas et Espineira, 2014)⁶

⁵ MtF pour *Male to Female*, FtM pour *Female to Male*.

⁶ Ayral Sylvie et Raibaud Yves, « L'école cisgenre ; quelle place pour les enfants trans ? Entretien avec Karine Espineira et Maud-Yeuse Thomas » in *Pour en finir avec la fabrique des garçons*, Vol 1, Ed. MSHA, 2014, p. 299-305.

« On m’a fait voir une psychologue, j’ai fréquenté pas mal de médecins, on m’a fait avaler tout un tas de choses dont j’ignore même la nature. J’ai cessé de voir la psychologue car à l’école tout le monde me traitait de « dingue », de « fou » d’autant plus qu’elle venait me chercher régulièrement en plein cours pour m’amener à son bureau dans lequel, je parlais ou dessinais ce qui me venait à l’esprit. Bien entendu, mon dossier scolaire m’a suivi ainsi jusqu’au Bac. »

Plus loin dans le même entretien, la personne trans interrogée dit avoir eu le sentiment qu’étant aux yeux de l’instituteur « ni l’une ni l’autre », « elle n’était rien », « elle n’existait pas ». Plus encore que la stigmatisation des « garçons manqués », ou des « efféminés » l’institution hétérosexiste fait cumuler les rejets de l’enfant trans jusqu’au « rien ». A travers les instructions calamiteuses données par le ministre Vincent Peillon en mars 2013 et dans la manière dont elles ont été suivies d’effet dans les circulaires des recteurs, se dessine une doctrine minimaliste de l’égalité filles garçons à l’école, censée ne froisser personne, et qu’on pourrait résumer en quelques mots : « aider la promotion des filles dans les filières scientifiques et techniques ». La lutte contre les homophobies reste à la porte de l’école, les souffrances des enfants lgbt sont occultées. Sujet tabou.

Au-delà de cet épisode peu glorieux, il est significatif qu’un ministère qui représente le premier budget de l’Etat, ayant en charge l’éducation des enfants et des jeunes (de la maternelle à l’université), soit ébranlé par la question de l’homophobie et, en particulier, de la transphobie qui inspire le film *Tomboy*. Si la lutte contre la transphobie fait si peur (cf. le titre du dernier chapitre du livre : « Qui a peur des trans ? »), n’est-ce pas parce qu’elle touche un point sensible d’une institution patriarcale et familialiste dont l’hétérosexualité est, au final, la clef de voûte, aussi bien dans ses programmes que dans sa structuration professionnelle (un métier de femmes dirigé par des hommes) ? Le livre d’Alessandrin et Espineira montre bien comment l’Etat transphobe, qu’il s’exprime par la justice, la santé ou l’éducation, tend à maintenir l’« ordre de genre », au prix de quelques concessions de façade, tout en refusant les interrogations sur la nature même de cet ordre.

Pas d’études de genre au rabais

Raison de plus pour refuser des études de genre au rabais qui élimineraient les questions qui fâchent : ce sont souvent les plus pertinentes. Ce que disent les trans lorsqu’elles racontent les cités, les lycées, les villes, la nuit, les plages, les transports, le travail, les hôpitaux, les migrations apparaît, au fur et à mesure que se développent et s’enrichissent les études trans, comme un concentré de discriminations (Alessandrin et Raibaud, 2013). Les *transstudies*, croisant à peu près à égalité tous les sexes, toutes les origines, toutes les catégories sociales et bien sûr tous les âges, sont un point nodal des études de genre, par où passent à peu près toutes les interrogations. En 2001, Laufer, Marry et Maruani invitaient à considérer l’oubli du genre dans les recherches en sciences sociales comme une faute professionnelle. Aujourd’hui oublier la question trans pourrait bien être, pour les chercheurs.euses qui travaillent sur le genre, une faute tout aussi grave. On peut souhaiter que la lecture de la « Sociologie de la transphobie » permettra de combler ces lacunes dans de futurs travaux universitaires consacrés au genre.

ALESSANDRIN Arnaud, « Le “transsexualisme” : une nosographie obsolète », *Revue Française de Santé Publique*, 2012.

ALESSANDRIN Arnaud, RAIBAUD Yves (dir.), *Géographie des homophobies*, Paris, Armand Colin, 2013.

AYRAL S. et RAIBAUD Y., *L’école cisgenre ; quelle place pour mes enfants trans ? Entretien avec Karine Espineira et Maud-Yeuse Thomas in Pour en finir avec la fabrique des garçons*, Vol 1, Ed. MSHA, 2014, p. 299-305.

DUBET François, Cousin Olivier, Macé Eric, Rui Sandrine, *Pourquoi moi ? L’expérience des discriminations*, Seuiol, 2013.

ESPINEIRA Karine, *Transidentités : Ordre et panique de genre. Le réel et ses interprétations*, Paris, L'Harmattan, 2015.

FASSIN Eric, L'inversion de la question homosexuelle, *Revue française de psychanalyse* 1/2003, p. 263-284.

FERRAND-BECHMANN D., RAIBAUD Y. (dir), *L'engagement associatif dans le domaine de la santé*, Logiques sociales, L'Harmattan, 2014.

LAUFER J., MARRY C., MARUANI M., (2001), (dir.), *Masculin-Féminin, questions pour les sciences de l'homme*, PUF, Paris.

THOMAS Maud-Yeuse, ESPINEIRA Karine, « Le traitement médiatique de la sexualité des personnes trans en France », *Genre, sexualité & société* n° 11, 2014, <http://gss.revues.org/3126>

TIN Louis Georges, *L'Invention de la culture hétérosexuelle*, Paris, Autrement, 2008.